



Oh ! les clichés...

Fêtes et photos de fêtes à l'Université populaire de Pantin,
années 30

À l'heure où les Universités populaires ont de nouveau le vent en poupe, il n'est pas vain de se pencher sur leur passé. Non pas celui, glorieux et ressassé déjà, des belles heures de 1900, mais celui de l'entre-deux-guerres, avant même le Front populaire, plus méconnu et assez dissemblable dans sa forme comme dans ses objectifs. Celle de Pantin fournit l'occasion d'approcher de plus près leur action, mais aussi de s'interroger sur la disparition des traces et sur la nécessité de constituer une mémoire active de l'éducation populaire.

< Une mémoire indocile >

Il faudra bien s'y faire : l'historien ne sait du passé que ce que ce passé a bien voulu lui laisser. Or s'agissant de l'action menée par les Universités populaires (ci-après UP) dans l'entre-deux-guerres, il n'est pas gâté. Que peut-on bien savoir de ce que fut leur activité plurielle et régulière ? Et que reste-t-il, surtout, de ce qui anima les animateurs et les participants de cette aventure d'éducation populaire ? Pas grand-chose, à vrai dire. Une mémoire indocile. D'élémentaires reliques administratives. Parfois une affiche ou l'inventaire des adhérents. Et par dessus le marché, les autorités n'ont pas toujours cru bon d'en décrire les activités. Le butin est maigre, donc. Mais on aurait tort de renoncer à approcher ces UP.

Celle de Pantin m'intéresse, ici. C'est celle, peut-être, qui a laissé le plus d'indices en archives. Et de loin. Bien sûr, il n'y a pas trace ici de ces infiltrés de la Préfecture de police qui, comme à Saint-Denis ou à Colombes, par exemple, assistent en douce aux réunions, aux fêtes et aux conférences des UP, pour en consigner avec soin les activités et les participants. Sans doute, parce que celle de Pantin, la socialiste, n'a pas l'air menaçant qu'ont d'autres UP, pas si éloignées, où l'on parle alors d'Hitler ou des ombres de la guerre. En revanche, de sa

constitution au lendemain de la guerre (20 août 1921), sur les cendres de la société philotechnique locale et sous les auspices du conseil municipal, de son président (le sénateur-maire socialiste Charles Auray), de son équipe d'animateurs, de ses conférences, de ses cours, soirées, cercles, bals, projections cinématographiques et de ses promenades champêtres, deux décennies durant, on pourrait tracer déjà une histoire minutieuse. Elle viendra.

Pour l'instant, de la documentation conservée aux archives municipales, j'ai extirpé les pièces, proprement incroyables, qui font revivre la fête annuelle de l'UP. Une aubaine d'historien : 130 clichés à peu près, 5 x 9 cm., noir et blanc. Parfois, un nom, une date : 1934, 1935 et 1936, quelques autres plus tardives (1938). Et voilà tout. Ou plutôt, non. Une certitude aussi : ils ont bel et bien existé ces moments passés, et avec eux les hommes et les femmes qui leur ont donné vie. Et ils devaient bien prendre corps dans une entreprise plus grande qu'eux. Ce que ces photos ont à nous dire, du coup, n'est pas négligeable. De ces hommes et de ces femmes, justement, elles éclairent ce qu'ils ont cru bon de retenir d'eux-mêmes et de ce qui les animait. Ce qui n'est déjà pas rien. Observons-les.

< De face et de profil >

La tâche n'est pas si commode. Une photo, bien sûr, ça ne se raconte pas. Et puis, décrire, on le sait, c'est déjà interpréter. Il n'est pas artificiel, toutefois, de se pencher sur ces petites scènes et d'y mettre des mots. C'est le seul moyen de restituer ce qu'elles ont bien pu *vouloir dire*, autrement dit d'arracher ce qui s'y joue à la fausse familiarité de l'œil d'aujourd'hui. (Et à ce sujet, le plus dangereux est sans doute l'effet de polarisation qu'exerce à tous les coups l'imaginaire de 36 qui, par avance, ramène à lui le sens des pratiques d'éducation populaire, déployées pourtant avant même le Front populaire.)

Les clichés conservés ici concernent tous la « fête champêtre » annuelle de l'UP. Les photos de ces fêtes, autant commencer par-là, n'ont pas été prises au hasard. Elles sont nées du « concours d'amateur », qui, chaque année depuis 1934, accompagne la fête et contribue à en faire un événement collectif local. Ce concours d'amateurs a ses raisons d'être : il vient couronner les cours d'initiation, de pratique et de perfectionnement qui, dans les UP d'entre-deux-guerres, donnent ses lettres de noblesse à la « photographie ouvrière » ; et puis, il permet, bien sûr, de mettre en scène l'action locale d'éducation populaire, en fournissant notamment le matériaux de conférences ultérieures et celui, plus sûrement, de cette autre fête qu'est, à l'automne, la distribution des prix ; enfin, à ces occasions, il alimente le plaisir des yeux et plus encore celui, pour ses membres, de se reconnaître sur les photos. Les scènes composées

n'en sont que plus exemplaires : elles représentent ce que les participants ont eux-mêmes choisi de fixer, ce qu'ils trouvaient de plus *parlant* dans ces moments collectifs.

La « fête champêtre », qui s'assemble ainsi sous l'œil des photographes amateurs, prend la relève de la traditionnelle petite promenade de l'UP en vigueur jusqu'en 1934. Elle a lieu à la toute fin du printemps, le plus souvent le second dimanche de juin. De la promenade, elle conserve d'ailleurs les allures de « sortie champêtre », assaisonnées désormais du souci d'en faire à la fois une virée en car, une fête collective et une journée aux champs. La destination est choisie avec soin. Elle doit plaire, sortir, réunir. Et demeurer accessible : le coût idéal est fixé à 12 francs par personne. Ce qui exclut les périples au long cours. (Le conseil envisage un temps Le Tréport, vite abandonné pour son coût bien trop excessif). Ce sera le Bois des maréchaux, attendant aux Vaux-de-Cernay, en 1934 et 1935. La forêt de Marly, l'année suivante. Et puis celle de Fontainebleau.

De l'organisation pratique de la fête, on peut suivre les détails (repérages, réservations, options, montage financier, gestion des imprévus). Des acteurs singuliers, de chair et d'os, qui y prennent part, en revanche, on ne saura rien. Sinon qu'ils viennent en nombre : 1500 participants en 1934 ; un peu moins les années suivantes (800 en 1936). Et sinon qu'aux adhérents de l'UP, « leur famille et leurs amis », se joignent aussi ceux de plusieurs sociétés pantinoises affiliées*. Ces petites fêtes annuelles, à l'atmosphère populaire et joyeuse, font ainsi exister quelque chose comme une grande famille. Tous les rôles y sont tenus par des hommes et des femmes souriants, détendus, qui donnent à la communauté en présence l'allure d'un peuple radieux.

L'événement tient en quelques temps forts, soigneusement ritualisés. Et d'abord, l'euphorie du départ collectif : le rassemblement est fixé à 7 heures du matin, place de la mairie ; chacun prend place dans les cars de la STCRP**, disposés en rang d'oignon et flanqués d'une banderole de l'UP. Pour l'occasion, chacun a pris soin de se mettre sur son trente et un : c'est que l'affaire est d'importance dans l'existence des « gens du peuple ». À l'intérieur des cars, pleins à craquer, on sent toute la gaieté des virées populaires, et quelque chose aussi comme de la fierté. Sur la route, la longue caravane inscrit l'événement collectif dans le paysage [photo 1]. Elle traverse la banlieue usinière, passe par Paris, au petit matin, rejoint Versailles et file vers la vallée de Chevreuse. Les arrêts sont l'occasion de courtes visites. De quelques photos, aussi. Mais pour tous, ces étapes ne sont pas le plus important.



1. La virée en car / inconnu

À midi, vient le grand moment : celui du pique-nique. Frère adoptif de la « partie de campagne », qui sonne alors bourgeoisement, et cousin du « déjeuner sur l'herbe », qui fait les beaux jours des publicités et des films de la petite-bourgeoisie en mal de rusticité, il est en ces années une figure centrale de la culture populaire, et tout particulièrement de celle de la banlieue parisienne. Il a pour lui les plaisirs du plein air et les promesses de la bonne franquette. Ici, il prend place dans une clairière. On s'installe en rond, sans façon. Chacun s'assied par terre, à même le sol, ou sur une veste jetée sous soi. Pour ceux qui n'ont rien apporté, il y a la buvette de l'UP, installée au débouché du bois. Les groupes sont vite constitués. On mange avec les doigts, on boit, on rit, on papote. Et l'essentiel est bien là, dans cette expérience de la disponibilité du temps, de la simplicité des usages et de la proximité des êtres.



2. Le pique-nique / © Jean Le Guillou



3. Le sens du partage / © René Garnaud

On a oublié, à force d'évidence, ce que pouvait alors représenter le pique-nique, manière de goûter la simplicité de la campagne et de se donner les insignes de l'existence populaire : qu'il suffise, ici, de se souvenir que les grèves de mai-juin 36 ont évoqué à certains, comme Jouvenel, un « pique-nique prolongé ».

Une photo suffit à en saisir tout l'esprit. Celle de Jean Le Guillou [photo 2]. Tout y est. En rond, un petit groupe « attablé ». Les hommes, sur le côté, sont jeunes et arborent la casquette de rigueur dans les milieux populaires. A leurs côtés, les femmes, jeunes et souriantes, elles aussi. On voit la bouteille de rouge et les gâteaux. Tout le monde pose pour le photographe. Une autre photo en dit tout

aussi long. C'est celle de René Garnaud, prise en 1935 [photo 3]. Au centre, deux hommes assis. Eux, ne posent pas. Ils sont, de toute évidence, absorbés par leur discussion. L'important, c'est le partage. Celui des mots et celui de l'assiette.

Un peu plus loin, un peu plus tard, les jeux se mêlent aux discussions. Ici, on sort les cartes. Là, le ballon. Ailleurs, un petit groupe de jeunes femmes s'est installé sur le sable. Allongées coude à coude, elles y improvisent une plage populaire, et s'y laissent aller un peu. Henri Freiss choisit de fixer la scène [photo 4]. Et pour cause : l'horizontalité des corps féminins, leur rapprochement ont, même au milieu des années 30, des petits airs d'incongruité et de permissivité passagères. Ailleurs encore, un peu en contrebas, par petits groupes, on va patauger dans l'Yvette. Pas de baignade. Simplement, le plaisir de traverser, en riant, d'aller toucher les rochers d'en face et de s'en faire de bons souvenirs.



4. La plage improvisée / © Henri Freiss

Plus tard encore, se tient le bal. C'est le clou de la journée. Il a lieu sur l'herbe, en milieu d'après-midi, et suscite le rassemblement général. Ce sont des « bals populaires ». Et peu importe les aspérités du terrain, qui rendent les évolutions plus malhabiles : ils sont faits pour danser. Des couples se forment. Ils guincent au centre de la piste improvisée. Ils sont jeunes, le plus souvent. Il viennent des quartiers ouvriers de Pantin. Ils se connaissent déjà. Ce sont des voisins. Debout, relégués sur le pourtour, formant le cercle d'une salle imaginaire, se tiennent d'autres hommes et femmes. Pas toujours plus âgés. Ils discutent, rient et profitent du spectacle. À l'occasion, ils chahutent les danseurs, les encourageant ou donnent de la voix. Bref, on s'amuse beaucoup dans les bals comme celui-ci. Et c'est, sans grande surprise, ce qui

retient les photographes amateurs [photo 5]. Ici, on ne voit pas l'orchestre. Il y est pourtant. Juché à l'arrière d'une camionnette. On voit l'accordéon, la batterie, ce qui ressemble fort à un banjo et quelques cuivres. Il y a une chanteuse, aussi [photo 6]. L'ensemble est bien vivant. Le bal de l'UP délivre une impression de guinguette. Il s'inscrit ainsi, lui aussi, en bonne place dans l'ordre des usages connus et reconnus de la culture populaire. De ceux que la petite-bourgeoisie parisienne, à peu de temps de là, se fera un malin plaisir de mettre en scène, en chanson comme en films. Ici, pour l'instant, prime le sentiment du groupe. D'un groupe où tout le monde s'amuse et partage un bon moment.



5. Le bal / inconnu



6. Le bal, bis / inconnu

Vers 18 heures, vient le départ, le retour vers Pantin, la mise en ordre des impressions. En octobre, lorsque seront annoncés les résultats du concours de photo et distribués les prix (un appareil d'éclairage électrique, un store ou une lampe de chevet), la fête revivra. Mais c'est une autre histoire. Ces fêtes champêtres, il ne suffit pas de les décrire. Il faut s'efforcer de saisir ce qu'elles font exister, ce qu'elles nous disent, plus exactement, des pratiques et des valeurs de l'éducation populaire d'entre-deux-guerres.

< De la fête comme figure de l'éducation populaire >

Les « fêtes populaires », on le sait, se multiplient au milieu des années 30. Leurs occasions empruntent alors à toutes les traditions. Seulement, au regard de la mythologie flamboyante de ces fêtes, au regard aussi des poncifs populistes qu'elles n'ont pas manqué de susciter, les petites « fêtes champêtres » comme celles de l'UP de Pantin ne paient pas de mine. Rien ici des exaltations collectives, sonores et virulentes, qui, quelques décennies plus tôt, ont fait les beaux jours de la fête républicaine. Rien non plus de cette théâtralisation politique des cortèges et des fêtes du Peuple qui, à deux pas de là, structureront tout l'« art des fêtes » du Front populaire. Et pourtant, l'UP de Pantin est socialiste. Et pourtant, plus encore, ce qui se joue dans sa fête annuelle est tout aussi décisif. En effet, le suspens des militantismes, des résolutions politiques et partisans, met sur la piste d'une autre façon de *faire de l'éducation populaire* qui, écrasée d'ordinaire par les discours convenus en la matière, mérite d'être écoutée avec soin.

Ce que les petites fêtes champêtres font exister, c'est non pas une fête du Peuple, mais bien une *fête populaire*. Loin des turbulences de la foule et des allures idéologiques qu'elle prend alors, elles fabriquent un entre-soi apaisé et bon enfant, elles donnent vie à une manière de « vivre ensemble », qui doit tous ses traits, à commencer par la simplicité des échanges et des gestes qui vont avec, à la sociabilité populaire. Et loin de la ferveur des engagements politiques, elles incarnent la banalité d'expériences ordinaires, où triomphent la connivence et quelque chose comme une revanche du temps libre. En des années où les clivages politiques et partisans s'accompagnent de violences verbales, écrites et parfois physiques considérables, le trait vaut d'être souligné : il s'agit moins, dans ces virées populaires, d'un œcuménisme idéologique, loin de là, que d'un attachement au principe d'un être ensemble démocratique et au plaisir d'être « entre nous ».

Mais il y a plus, encore : la fête donne corps à une activité populaire dépouillée de la solennité écrasante des savoirs. On est loin des ambitions que portait le mouvement initial des UP, celui formé aux alentours de 1900 au temps de l'affaire Dreyfus, et dont l'échec hante

encore cette seconde génération. Si bien que les animateurs des années 30 se méfient résolument de tout ce qui peut, de près ou de loin, ressembler à l'ancienne *descente au peuple des intellectuels*, dont les excès et les critiques avaient, vers 1907, fait capoter toute l'affaire. Le souci n'est plus alors de faire accéder le peuple à la culture dominante, mais de favoriser les conditions de formation et d'expression d'une authentique « culture populaire ». De sorte qu'il s'agit, avant tout de « prendre du bon temps » et de le prendre ensemble. La fête de l'UP de Pantin, comme dit l'une des participantes, ce n'est rien d'autre qu'une « étape joyeuse au milieu de la dureté des temps ».

On comprend mieux alors l'application mise à produire et à conserver la trace d'une activité aussi irrésolue qu'une fête populaire aux champs. C'est qu'on touche justement à ce que l'éducation populaire a, au milieu des années 30, de plus particulier et de plus résolu : faire exister le Peuple, par et pour lui-même. Et de ce point de vue, si les cours, les conférences, les visites de musée, etc., n'ont pas disparu, les virées en car, les pique-nique et, surtout, les fêtes où l'on danse constituent bel et bien désormais les figures et les instruments privilégiés de l'éducation populaire. Du coup, l'UP de Pantin est exemplaire ; exemplaire de ce tournant festif de l'éducation populaire, qui considère que ce qui s'apprend lors d'une fête, en termes de rapports humains et de plaisir de partager, vaut bien autant que les leçons d'un maître. Et au total, prendre au sérieux ses petites photos, c'est se donner les moyens d'écrire une histoire en décalage, soucieuse avant tout du regard que ses acteurs portaient sur eux-mêmes, sur ce qu'ils faisaient et sur ce qu'ils s'efforçaient de faire exister.

< Notes >

Je tiens à remercier Geneviève Michel, conservateur des archives municipales de Pantin, pour son accueil et pour l'autorisation de reproduire les photos présentées ici, ainsi que Hector Perez non seulement pour sa connaissance efficace du fonds photographique mais aussi pour la gentillesse avec laquelle il m'en a fait profiter. L'identification des auteurs de chaque cliché leur revient. Et le travail n'était pas simple. En revanche, les titres placés sous chaque photo sont de moi.

** L'Éducation physique populaire de Pantin, Les Amis des Champs-Élysées de Pantin, Le Comité des fêtes du Petit Pantin, L'Amicale pantinoise des originaires du Massif Central et la Jeunesse amicale de Pantin.*

*** STCRP = Société des transports en commun de la région parisienne.*

< Pour aller plus loin >

– Références :

Archives municipales de Pantin, cartons : **711, 1321, 1584, R 064, R065, 3Fi3940-4161**. Détail des photos reproduites : [1] : **3Fi4053** ; [2] : **3Fi4119** ; [3] : **3Fi4046** ; [4] : **3Fi4132** ; [5] : **3Fi4153** ; 6 : **3Fi4141**.

Service des Archives Municipales de Pantin
Service archives-patrimoine / Geneviève Michel.
84-88 avenue du Général Leclerc
93 507 Pantin cedex
01.49.15.41.41 / adp@ville-pantin.fr

– Sur l’histoire des Universités populaires, la meilleure étude demeure celle consacrée à la période initiale, celle de l’Affaire Dreyfus, par **Lucien Mercier**, *Les Universités populaires, 1899-1914. Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle* (Paris, éd. Ouvrières, 1986). Malheureusement, on ne dispose pas d’étude systématique comparable (et d’ailleurs pas d’étude de détail non plus) pour la période, pourtant décisive, de l’entre-deux-guerres.

– L’histoire des fêtes et surtout de leurs usages militants et politiques a fait l’objet de nombreuses études : outre celles réunies dans **A. Corbin, N. Gérôme, D. Tartakowsky (dir.)**, *Les Usages politiques des fêtes aux XIX^e-XX^e siècles* (Paris, Publications de la Sorbonne, 1994), qui concernent surtout les pratiques festives des partis, des édiles ou des municipalités, on retiendra celles publiées dans **N. Gérôme et D. Tartakowsky et C. Willard (dir.)**, *La Banlieue en fête. De la marginalité urbaine à l’identité culturelle* (Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1988), celle considérable d’**Olivier Ihl**, *La Fête républicaine* (Paris, Gallimard, 1996), et, s’agissant des années du Front populaire, celle de **Pascal Ory**, « **Politique de la fête** », *La Belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire, 1935-1938* (Paris, Plon, 1994), p. 789-805.

– Sur les pratiques, publiques et privées, de la photographie, on dispose des études sociologiques désormais classiques publiées sous la direction de **P. Bourdieu**, *Les Usages sociaux de la photographie* (Paris, Minuit, 1965) ; l’intérêt des historiens est, en revanche, plus récent, on en trouve trace dans différentes contributions récentes à la revue *Études photographiques*, et en particulier, s’agissant des milieux populaires ruraux de la première moitié du siècle, celles de **Marin Dacos**. Et enfin, pour le plaisir de jouer avec les multiples ressorts historiques de la photographie, on savourera le bel essai d’**Arlette Farge**, *La Chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv* (Paris, Seuil, 2000).